

Metz
La cathédrale



étrangères? Comme vous reconnaissez dans les rues des villages les intrus, arrivés depuis un demi-siècle, derrière les régiments casqués!

Voici les plaines de Lorraine faiblement ondulées, où les sillons courent tout pareils à ceux creusés dans la craie de Champagne. Voici les houblonnières qui, à l'automne, dressent leurs perches dénudées le long de la voie Nancy-Metz. Voici les forêts sombres, souvenirs tragiques

d'août 1914, que la Seille coupe d'un long fil argenté. Voici les vignes dorées qui escaladent les riches coteaux de la Moselle, ou s'agrippent aux rives escarpées du ruisseau d'Andlau.

Est-ce que tout cela n'est pas la continuation de la France, est-ce que ce ne sont pas, prolongées, les grasses plaines de Champagne ou les terres opulentes de Bourgogne, est-ce qu'il y a besoin de falsifier des parchemins pour proclamer que c'est le dernier morceau, à l'Est, de la douce terre de France? On ne veut pas l'admettre, de l'autre côté du Rhin. C'est l'éternel souci : faire des pays "welches" une Bavière ou un Wurtemberg prussianisés à souhait.

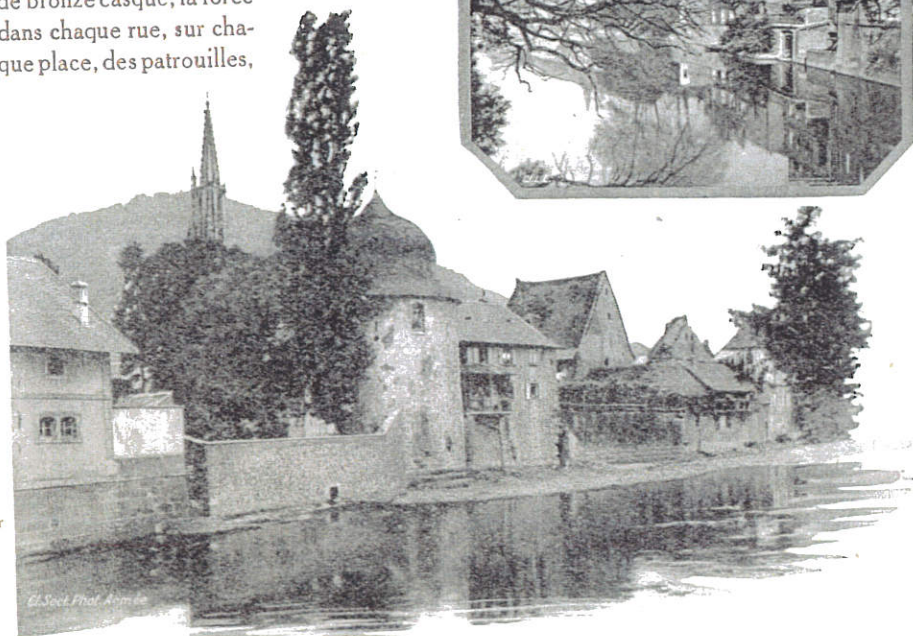
Et ce n'est pas un des spectacles les moins curieux que ces vestiges matériels de l'antique influence gallo-romaine, face à face avec les travaux modernes du conquérant brutal, ruines qui montrent où finissaient les marches de la civilisation latine, travaux agressifs qui montrent où commence la menace de la barbarie moderne.

Jouy-aux-Arches, vers Metz, dans la vallée mosellane, conserve son aqueduc qui ombre les eaux limpides du fleuve chanté par Ausonne; Sainte-Odile, en Alsace, voit encore, accrochée solidement aux flancs de sa montagne pieuse, la muraille qu'élevèrent les mains des légionnaires de Rome. Chaque rue, chaque pavé de Metz a gardé le cachet indestructible de la France. Là plus, peut-être, que partout ailleurs, apparaissent côte à côte, sans mélange, les deux empreintes : celle marquée au cours des siècles, celle imprimée par la force durant quarante années. Ici, les rues vieillottes, les édifices gracieux du XVIII^e siècle, l'esplanade, la cathédrale de Dupont des Loges; là, une ceinture de fer et de béton, des glacis, un hideux prussien de bronze casqué, la force dans chaque rue, sur chaque place, des patrouilles,



Metz
Canal de la Moselle

Thann
La vieille tour



Metz
Le pont des Morts

des corps de garde, des casernes. Dans l'air le chant des cloches, qui appellent leurs sœurs de France, la "Mûte" de la cathédrale les dominant toutes; et puis l'affreux charivari des musiques de cirque de la garnison, jouant à toute heure du jour et à tout propos leurs airs provocants où domine le son aigre des fifres.

Strasbourg, moins militaire, ne fait pourtant pas ressentir si fortement cet aspect de vieille France. Ses rues larges, ses hôtels fastueux, le goût berlinois des nouveaux magasins montrent que la marée de l'envahisseur s'est répandue là plus largement qu'ailleurs. Mais dans le détail que de souvenirs de la France! Et Kléber avec sa chevelure-léonine ne revit-il pas dans chacun de ces robustes Alsaciens qui, dès le premier jour de la guerre, ont su trouver le chemin de nos lignes?

La terre et les choses sont françaises! le conquérant n'a pu les changer. Il n'a pas plus changé le cœur des habitants.

Énumérer les liens historiques qui rattachent l'Alsace-Lorraine à la France, serait oiseux : citerons-nous plutôt des faits moins connus, et qui pourtant, malgré tous les discours du "Professor Knatchkè", disent sa fidélité ardente à sa vraie patrie? Ne sait-on pas que plus de trente mille "wackes", non contents de jeter là leurs Mausers, ont maintenant un fusil français entre les mains et combattent à délivrer les leurs?

Cette fidélité, l'opresseur ne l'ignorait pas. Il la redoutait et s'en est continuellement alarmé. Alors, pas de précautions qu'il n'ait prises, et pas de garnisons assez lointaines pour l'Alsacien-Lorrain : Potsdam ou la flotte.



Metz
Statue du
maréchal Ney



Strasbourg
Vue générale

Et voilà, expliqués tout naturellement, certains gestes, mis au compte de la seule barbarie tudesque. Au cours de la bataille du Jutland, où les canons de la marine anglaise infligèrent une si rude leçon à l'orgueilleuse flotte germanique, quelques matelots du *Deutschland* qui s'enfonçait, sautèrent à la mer. Ils nageaient désespérément vers l'escadre anglaise, mais les pièces de leur bord les mitraillèrent sans pitié. Fin poignante de marins alsaciens dans une tentative suprême pour rejoindre les alliés de la France. Alsaciens ou Lorrains, pour la plupart sans doute aussi, ces canoniers, enchaînés à leurs pièces. Lorrain, ce pilote qui, envoyé en reconnaissance aux environs de Lunéville, atterrit volontairement dans nos lignes, avec son passager, un lieutenant prussien, blême de colère, devant cette marque éclatante de fidélité à la France.

Tout cela, ce sont seulement des impressions ; ce sont seulement quelques faits, parmi des centaines, mais leur simplicité fait leur valeur, et mieux que des controverses, le cri de la terre d'Alsace-Lorraine, la voix de ses habitants implorent pour que cesse la séparation et demandent éperdument son retour à la mère-patrie.

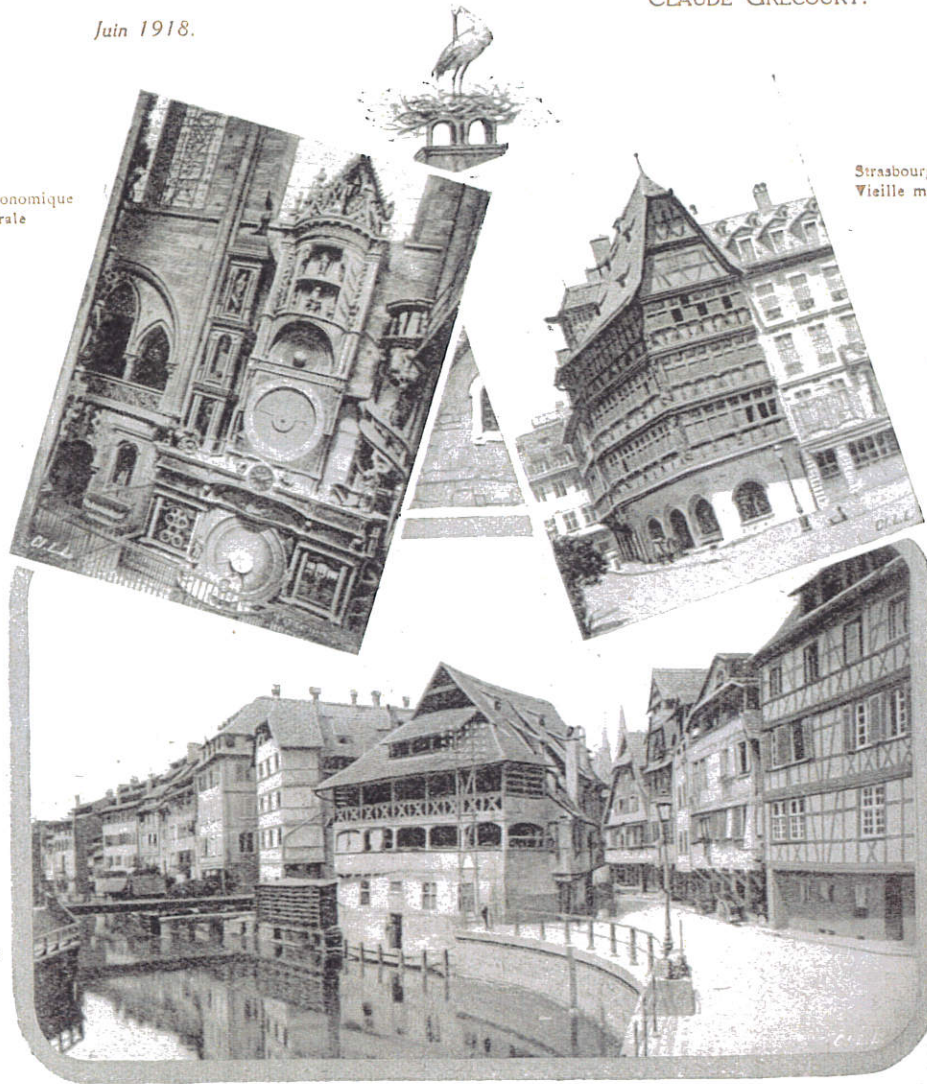
Mais écoutez encore ! Des Vosges bleues, la brise aux senteurs de sapin nous apporte, le soir, un étrange murmure.

N'entendez-vous pas ces plaintes inquiètes qui nous appellent ? Ce sont ceux de Gravelotte et de Saint-Privat, ce sont ceux de Morhange, d'Altkirch, de Mulhouse, ce sont tous nos morts héroïques dont le sang généreux féconda ce vieux sol de France. Ils nous disent : « Quand viendrez-vous ? nous vous attendons ! hâtez-vous, car la terre est lourde que foule la botte de l'envahisseur ! »

CLAUDE GRÉCOURT.

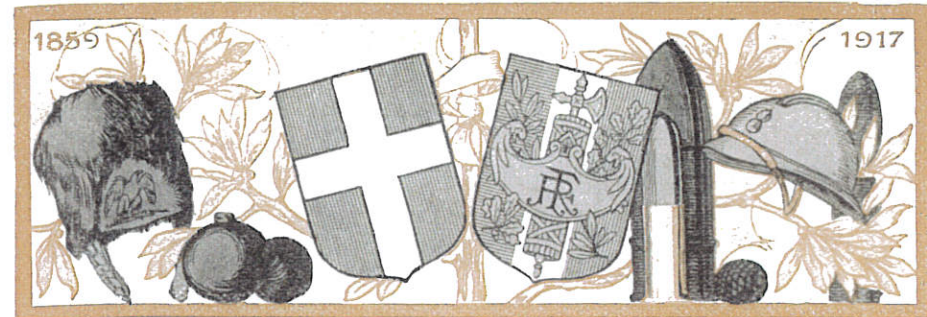
Juin 1918.

Strasbourg
Horloge astronomique
de la cathédrale



Strasbourg
Vieille maison

Strasbourg
Les tanneries



NOS TROUPES EN ITALIE



Entrée de nos
troupes à
Peschiera

On sait maintenant quelles causes motivèrent l'année dernière la retraite de l'armée italienne sur le Tagliamento et la Piave. Il n'y eut ni panique, ni fuite et le succès momentané de l'ennemi fut dû à des manœuvres de louche politique bien plus qu'à de franches opérations militaires.

L'aventure, sans influence décisive sur l'issue de la lutte, eut un avantage que ne prévoyaient guère ceux-mêmes qui prétendaient en tirer un utile parti : les factions politiques, nombreuses en Italie, aussitôt s'unirent en un *faisceau* (c'est la traduction du mot italien) dont aucune menée étrangère ne parvint plus à desserrer les liens, et en même temps la preuve fut faite de l'efficacité d'une collaboration plus intime des forces alliées et de la nécessité de l'unité de commandement. Aujourd'hui les résultats que n'avaient pu obtenir l'expérience des premières années de guerre, malgré la bonne volonté de tous et l'excellente entente qui présidait aux rapports des généraux des armées en présence, sont acquis : partout sous l'unique direction d'un même chef, français, anglais, italiens, américains, belges et portugais combattent coude à coude sur notre front de la Somme, et l'Italie a tenu, dès les premiers jours de l'offensive allemande, à envoyer, à son tour, des troupes chez nous, marquant ainsi son entière adhésion aux communes opérations stratégiques d'une même lutte pour une égale victoire.

Elle nous rend en effet le même service que nous lui avons offert l'année passée, car avant même qu'elle eût fait appel aux concours alliés pour repousser l'invasion, nous avions, dès le premier jour, spontanément décidé de lui envoyer des troupes de secours.

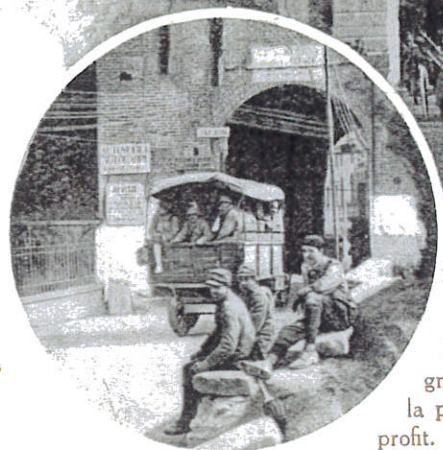
On improvisa une mobilisation immédiate vers les frontières italiennes ; par la route de Modane et par celle de Vintimille, des milliers d'hommes (pour ne pas préciser) furent acheminés avec leur artillerie et leurs bagages vers le nouveau front et cela, avec un ordre, une méthode et aussi une rapidité qui firent l'étonnement de l'ennemi, en quelques jours arrêté dans son rêve de conquête des plaines lombardes.

Pour gagner du temps et décharger le réseau P. L. M., on décida d'envoyer, à travers les Alpes, une colonne d'artillerie de montagne très nombreuse, qui, en trois étapes à pied, devrait directement se diriger de Briançon à Pignerol par la route du Mont-Genèvre, une route, soit dit en passant, construite par Napoléon à toutes fins d'intervention en Italie ;



Passage de nos
troupes en Italie par
le Mont-Genèvre

Entrée de nos troupes à Peschiera



La porte de Breganza près Vicence



plus facile d'accès que celles, historiques, du Mont-Cenis et du Saint-Bernard, elle devait épargner à nos soldats les dangers et les fatigues dont la peinture et la gravure tiraient autrefois si grand profit. C'est donc cette route du Mont-Genève que nos troupes suivirent l'année dernière sans incident ni accident. Il n'y avait pas encore de glace ni de neige et si quelques rampes furent un peu rudes, nos hommes s'en tirèrent en chantant un peu plus fort : une petite atteinte au règlement qui prescrit aux troupes de montagne de ne pas chanter à la montée des côtes.

A Pignerol, le général italien commandant la place se porta avec son état-major au-devant de la colonne sur la route, à environ trois kilomètres de la ville. La population entière suivit. Alignée des deux côtés du chemin, elle semblait faire à nos soldats une haie d'honneur : braves gens très reconnaissants et tout prêts à l'attendrissement. Ils s'imaginaient sans doute qu'au bout de trois ans de guerre les soldats qui passeraient là, après avoir traversé les Alpes presque au pas de course, déguenillés et hâves, allaient montrer en leurs vêtements et sur leurs traits la glorieuse mais un peu sinistre trace des souffrances endurées. Ce fut de la stupéfaction qui se traduisit en acclamations enthousiastes lorsque la première compagnie parut, alignée en bel ordre, défilant au pas comme pour une revue, tous les hommes, au passage devant le général, tournant brusquement la tête du même mouvement réglementaire qui montrait des regards francs et décidés et aussi ces bonnes figures pleines, rondes, bien nourries, attestant la santé autant que le courage. Lorsqu'un capitaine, monté sur un cheval sans doute conscient de son rôle qui marchait gravement au pas espagnol, salua du sabre l'officier italien, semblant lui offrir dans un grand geste ouvert, tout l'héroïsme et le dévouement de l'armée de France, ce fut du délire. Un jeune aspirant recueillit le fruit de tant de sympathie. Une jeune fille (la fille d'un officier supérieur de cavalerie italienne) s'approcha du jeune homme un tout petit bouquet de violettes à la main, et elle le lui tendit. Comme elle venait de s'aper-



Traversée d'une ville par notre cavalerie

cevoir de l'extrême jeunesse de l'officier qui, les rênes d'une main, le sabre de l'autre, semblait assez embarrassé, elle se prit à rougir elle-même un peu confuse ; puis, d'une main très ferme, elle arrêta le cheval et piqua son bouquet à l'ceillère de la bride. La scène qui ne dura que quelques secondes, fut charmante. Pourquoi certains pauvres croquis plus que de grands tableaux vous restent-ils en la mémoire ?

Une autre surprise de la population italienne au contact avec nos troupes fut de pouvoir constater leur calme et leur sérieux. Nos amis ont aussi pu



Nos aviateurs à Vérone



Brescia Défilé devant le monument de Garibaldi



En cantonnement à Solferino

vérifier que la discipline n'était pas uniquement faite de saluts, d'apostrophes, de reproches, de hauteur dédaigneuse et d'humilité factice et qu'entre l'officier et l'homme, il pouvait exister autre chose que la crainte ou la haine. Chez nous, on peut avoir le même cœur sans avoir le même grade.

N'est-ce pas le général Angelotti, commandant le corps d'armée de Milan qui, touché de ce sentiment, un jour que nos troupes venaient de défilé dans la ville

pavoisée, me dit, me prenant sans doute pour un officier, grâce à l'uniforme dont on a affublé les correspondants de guerre :

— Ah ! Monsieur, quels magnifiques *enfants* vous avez !

Oui, oui, cela est la vérité même et un instant elle étonna nos alliés : nos chefs ont en nos soldats des enfants et qui sont magnifiques. La raison ? c'est que peut-être notre pays qui ne date pas d'hier est ce que l'on appelle une vieille famille.

Nos troupes ne prirent pas dès le premier jour possession des secteurs du front. On s'était heureusement trop hâté et la solide résistance de l'armée italienne ressaisie, fortement établie derrière la Piave, nous épargnait les décisions hâtives et les résolutions risquées. Tout péril imminent étant conjuré, il fut donc convenu que les contingents français mis en réserve seraient pour la plupart répartis le long des rives du Lac de Garde au voisinage sud du Trentin, où il était possible de redouter une diversion ennemie sur Brescia. Nous occupâmes fortement les deux rives du lac et particulièrement la partie comprise entre Peschiera, Desenzano, etc., pendant la période où la neige n'avait pas encore rendu impraticable le défilé du Trentin. Ce fut pour les nôtres un temps délicieux.

Dans ce pays de rêve, en temps de paix la proie des voyageurs boches, la guerre avait fait le vide des éléments déplaisants : il ne restait plus que des italiens aimables, des italiennes charmantes avec juste ce qu'il faut d'autrichien pour donner au corsage une gracieuse ampleur et je ne saurais, pour ma part, assez dire la recon-

Entonnement
à Desenzano



naissance que je garde du séjour que je fis à Salo avec notre 65^e Division sous les ordres du général Blondin.

La guerre là-bas était douce et pour un correspondant de guerre y prenait cette allure : à dix heures du matin, au départ de Salo en compagnie du D^r Capitaine Alberti, nous prenions le bateau de guerre qui nous conduisait à l'extrême frontière autrichienne Trémosine-Limone. Là, sur les douze coups de midi, nous assistions chaque jour à une canonnade à longue portée qui dans chaque camp ne faisait aucun mal, du moins dans le nôtre. Vers une heure il y avait échange de grenades sans dommages. A deux heures on déjeunait, à huit heures du soir on était rentré à Salo, le docteur, sans avoir fait usage de sa trousse ni le journaliste de sa plume. Voilà la guerre telle qu'on aimerait à la comprendre d'autant que le pays abonde en gibier, le lac en poisson et les coteaux en crus estimables comme le Valpolicella ou le Bardolino. Nos soldats donc la plupart revenaient de Verdun ne pouvaient en croire leurs yeux ravis ni leurs estomacs garnis. Quels patelins ! était devenu sous le rythme joyeux la devise de la Division.

Cela ne pouvait durer. La neige arriva, nous dispensant de monter la garde devant des cols devenus inaccessibles. Ce fut de nouveau la plaine et pour quelques autres de nouvelles montagnes où cette fois l'on se battait sérieusement. De l'eau, de la boue, de la neige, de la glace, mais partout et toujours de cet admirable petit vin d'Italie qu'il soit de Toscane ou de Vénétie, le régal des amis braves. Au refrain admiratif de la belle nature : « Ah ! quel pays ! » succéda celui du palais reconnaissant : « Ah ! quel pinard ! »

Il y eut successivement deux ordres de formation, les secteurs français furent d'abord répartis tant aux abords du Grappa que sur la Piave dans des positions qui les plaçaient entre les Italiens à leur gauche et les Anglais à leur droite. C'est dans cette formation que deux bataillons de nos chasseurs à pied soutenus par notre artillerie de montagne enlevèrent en une heure le Mont-Tomba réputé inexpugnable. L'opération ne coûta que cinquante-sept hommes ce qui émerveilla l'Etat-Major italien.

« On vient de Verdun » expliqua un de nos hommes à un capitaine allié, lui rendant compte par ces simples mots de l'expérience acquise qui ne se trouble devant aucune démonstration ennemie et de la sagesse qui commande de ne s'exposer qu'à bon escient, en mettant de son côté le bénéfice du minimum de risques.

Soldats français et
italiens devant le
« monument » à Rivoli



Sous l'unité de commandement cette sagesse deviendra bientôt le mérite de tous comme la langue entre soldats français et italiens est déjà devenue commune, étrange langue d'ailleurs que ne reconnaîtraient assurément ni Corneille ni Dante, faite de patois savoyard ou corse, de mots forgés vaille que vaille échappés de dialectes bizarres ou fournis par d'audacieux dictionnaires, bonne cependant à faire parler des cœurs vaillants chantant l'espoir et la confiance. Un des premiers objets que se procurèrent nos hommes à leur passage dans les villes d'Italie fut, en effet, l'un de ces petits vocabulaires dits de poche où, dans une typographie minuscule, les auteurs ont si plaisamment rangé les mots ou construit des phrases qualifiées d'usuelles.

Dans le secteur où le hasard m'avait envoyé, le vocabulaire en usage, dont un bataillon de chasseurs avait enlevé les derniers exemplaires aux libraires de Vérone, contenait cette phrase : « Comment se porte Madame votre tante depuis sa dernière indisposition ? »

Louable curiosité mais qui avait obsédé l'auteur au point de lui faire oublier le soin de mentionner en son livre le mot vulgaire, mais utile, de pomme de terre.

Nos chasseurs ne s'émurent pas pour si peu : un sergent corse se chargea d'expliquer aux alpins italiens, leurs voisins, que tout le bataillon ayant appris à demander en italien des nouvelles d'une tante, il y aurait lieu de donner à cette phrase, sans portée immédiate, le sens conventionnel de : « Où trouve-t-on des pommes de terre ? »

Au bout de quelques jours, tout était réglé à souhait :

Au Français demandant : « Comment va votre tante ? » l'Italien sans hésiter répondait : « Deux kilomètres d'ici, troisième boutique à gauche en entrant dans le village... »

Le tout est de s'entendre.

Or, dès le premier jour, Italiens et Français se sont entendus comme de vieux amis que la vie a un instant séparés et qui se retrouvent devant un devoir commun.

De quelle glorieuse façon ils se sont acquittés de ce devoir, on le sait.

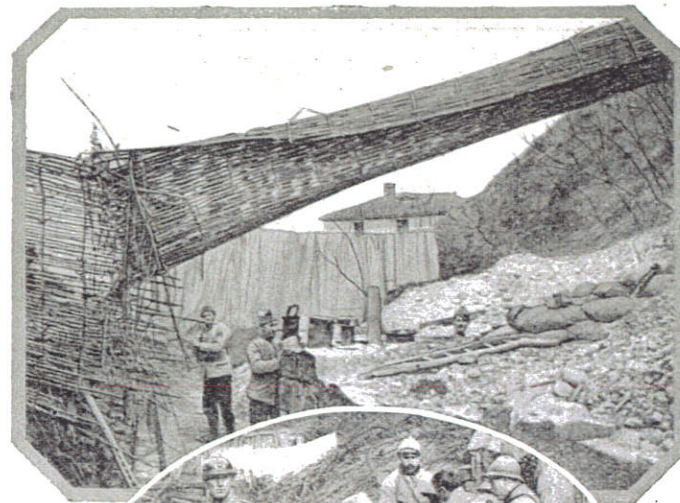
Le front italien est désormais à l'abri, je ne dis pas de toute surprise, mais même de toute entreprise sérieuse. Il s'ajoute à la série des fronts indéfonçables. Là encore la guerre est stabilisée, réduite à des opérations de courte envergure. Au lendemain de Caporetto, les Autrichiens ont laissé passer la plus magnifique occasion qui soit.

Pourquoi ? Et qui donc peut dire les *pourquoi* de l'effroyable cataclysme auquel nous assistons. Pourquoi ceci, pourquoi cela ? Qui donc peut répondre ? Pourquoi une bombe frappe-t-elle un enfant et épargne-t-elle un vieillard ?

Chi lo sa ? disent nos amis italiens en leur sagesse un peu désabusée.

Avril 1918.

G. DE MAIZIERE.



Abri dans la
zone du front
italien



Repas dans un
abri de première
ligne

Cliches de la Section
Photographique de
l'Armée

Figurines
du Musée
d'Annecy



LES COSTUMES SAVOYARDS



Bourg-St-Maurice
Ciffure-frontière

Je causais, voici quelques années, avec un Parisien de Paris du Salon annuel et je lui manifestais ma surprise de constater, depuis les quelque trente ans que j'examinais une à une les toiles de cette iconostase traditionnelle, le peu de souci que prenaient les chevaliers du pinceau et de l'estompe de varier un peu leur manière en ce qui touche la traduction du pittoresque en France sous le rapport des costumes. En dehors de quelques timides pointes vers les terroirs de Mistral ou les pays basques, les peintres de genre nous servaient avec une monotonie désolante les éternels Bretons et Bretonnes, dont se contentait leur goût pour ce qui tranche heureusement sur la banalité du complet-veston ou de la toilette alternativement en forme de sonnette ou de parapluie. Mon Parisien me répondit qu'en dehors de l'Armorique il ne voyait plus beaucoup de contrées où l'on pût apercevoir encore quelques-uns de ces costumes curieux de nature à captiver un œil d'artiste ; à quoi je lui objectai du tac au tac qu'il était fâcheux que le Français connût si mal son pays et que, pour sa part, s'il voulait contempler de l'inédit, il n'avait qu'à se rendre un jour de foire à BOURG-SAINT-AURICE ou à SAINT-JEAN-DE-AURIENCE, ou un simple vendredi à SAINT-MICHEL et qu'il aurait là tout loisir de se convaincre de l'erreur qui était la sienne.

Je ne pensais plus à cette petite conversation, quand, un beau jour, au retour d'un voyage en Italie, mon ami vint me voir et me parler avec enthousiasme des moments agréables qu'il avait passés à suivre mon conseil, en faisant une escale en Maurienne, où il avait pu se rendre compte de l'exactitude de mon allégation.

Si vous avez eu l'occasion de lire le rapide compte rendu, qu'a donné l'*Agenda P. L. M. de 1918*, d'une excursion en Tarentaise, vous avez pu vous convaincre, si vous ne le saviez déjà, du respect avec lequel les femmes de la région de



Bourg-St-Maurice
Tenue de Villard

SAINTE-FOY, de SEEZ et des alentours de Bourg-Saint-Maurice ont conservé la tradition du costume si harmonieux dans son originalité colorée. Eh bien ! ce respect des anciens us vous pouvez le remarquer dans nombre des vallées de la vieille province de Savoie, où le costume des ancêtres a résisté à l'envahissement des tout-faits à prix fixe.

Il me souvient de l'impression que j'eus un jour dans une oasis algérienne en présence de deux femmes du Sud, dont les costumes aux couleurs vives évoquèrent subitement en moi la vision de certaines montagnardes de la région des Arves ou des Villards de Maurienne. Le sceau qu'a imprimé au costume féminin l'occupation sarrazine s'est maintenu fidèlement jusqu'à nos jours ; il faudrait, croyez-le, toutes les pages de ce volume pour décrire avec quelque précision les atours dont se parent les femmes des divers cantons de la province de Savoie. Aussi devrai-je me borner à esquisser en quelques traits essentiels les caractéristiques principales des costumes auxquels j'ai prétendu consacrer cette causerie.

Le musée de Chambéry contient des reconstitutions d'intérieurs avec personnages parés des vêtements les plus originaux. C'est une sorte de réplique de l'exposition de costumes bretons du musée de Quimper. L'Académie florimontane d'Annecy a commencé



Environs
de Moutiers
(Les Allues)

Environs de Beaufort
(Hauteluce)

Saint-Colomban-
des-Villards

une collection très étudiée des costumes de la Haute-Savoie ; ses vitrines offrent déjà au curieux de pittoresque maint sujet d'étonnement ; ses poupées du genre de celles qu'on a pu voir à *Galliera*, peu avant la guerre, ont été l'objet des soins les plus touchants de la part des personnes dévouées qui se sont consacrées, dans chaque commune intéressée, à la reconstitution fidèle du costume exact à reproduire. Je ne saurais trop recommander au touriste la visite de ces expositions, à Chambéry et à Annecy. Mais je lui conseillerai surtout la visite des régions où l'on peut admirer les costumes féminins, à défaut de ceux des hommes devenus trop rares, dans le cadre qui leur convient : montagnes arides ou vêtues de forêts et d'alpages se détachant sur quelque lointain de glaciers ou de névés, ou bien sanctuaire aux décorations parfois violentes, souvent magnifiques, toujours originales.

Je rappelle pour mémoire l'agréable surprise que le touriste éprouve en Tarentaise lorsque les paysannes, dissimulées sous un sombre voile drapé à l'Italienne ou rappelant celui des femmes de Tunis, abaissent leur fichu et qu'il voit chatoyer la riche « frontière », cette coiffe aux vives couleurs serties d'argent ou d'or d'une richesse inimaginable, que j'ai décrite l'an passé. Je note en passant les costumes des Allues vers Moutiers, de Hauteluce vers Beaufort et ceux des Bauges. La Maurienne offre certainement la plus grande diversité au point de vue des costumes ; chaque vallée est en quelque sorte, à ce point de vue, un compartiment étanche, sans relation avec les voisines. Parmi les centres les plus curieux je citerai ceux des Arves au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-Colomban-des-Villards, Jarrier, Albiez-le-Vieux, Valloires, Valmeinier, Lanslebourg et

Bessans. Mais on peut trouver aussi en Haute-Savoie des échantillons très originaux de toilettes féminines, par exemple dans la vallée de Samoëns, à Salvagny particulièrement sur le chemin du col d'Anterne, au Mont-Saxonnet et à Brison dans le Faucigny, à Mégève, cette station alpestre qui, d'ici à quelques années, aura une importance que l'on ne soupçonne pas dans le public; enfin dans le haut Chablais, du côté d'Abondance. Dans chacune des régions que je signale, le costume a une caractéristique très spéciale et la variété est infinie comme pour le costume breton.

Revenons à la Maurienne où le pinceau de l'artiste peut trouver des éléments pittoresques de nature à lui imposer l'emploi des couleurs les plus chatoyantes de la palette. Prenons une femme de Saint-Colomban-des-Villard et examinons avec quelque attention sa parure générale, sur laquelle se détache, suspendue au-dessus d'un cœur volumineux, une croix de belle facture byzantine. La coiffe de broderie, posée sur un transparent de couleur et terminée par un fer à cheval où se loge le chignon, est auréolée d'une broderie à petits plis qui fait penser à celle des matelotes de Boulogne; un fichu très court, un peu drapé, garnit le haut d'un corselet de drap aux couleurs vives: rouge, jaune, bleu, souligné d'une chaînette d'argent attachée à deux larges agrafes, comme on en voit aux femmes de l'Oberland; une ceinture assez large précède le tablier qui s'étale sur une ample jupe de gros drap plissé, de miretaine, cerclée de bandes de drap bleu qui indiquent par leur nombre le chiffre de la dot qu'a apportée la paysanne. Ajoutez que le type féminin est encore très influencé des lointaines origines sarrazines et vous comprendrez que l'ensemble évoque des souvenirs de l'Orient.

Dans les Arves le corselet de drap rigide est retenu par tout un laciis de chaînettes de cuivre ou d'argent du plus heureux effet. A signaler, dans cette vallée, la forme très curieuse de la jupe, particulièrement de celle de Jarrier dont les plis verticaux sont disposés de telle façon que le bas s'évase suivant une ligne relevée qui fait immédiatement songer au rebord du toit d'une pagode chinoise — est-ce ressemblance fortuite ou apport mongol...? Les influences ethniques lointaines sont si capricieuses et si enveloppées de mystère!

Si nous remontons la vallée maurienne, il convient de nous arrêter à Valloires et à Valmeinier — Valloires est sur la route des Alpes, entre Saint-Michel et le col du Galibier. — Le type des femmes y est d'une pureté hautaine remarquable; le visage est noblement encadré par l'auréole de la coiffe blanche en fine lingerie à peine plissée. Je revois toujours, dans mes lointains souvenirs de jeunesse, les belles Valloiriches allant sur le chemin pavé de galets pointus, à côté de leur mulet richement caparaçonné, tels



Saint-Jean-de-Maurienne (Costume de Jarrier)

Saint-Jean-de-Maurienne (Foncouver)

Saint-Jean-de-Maurienne. — Jupes à plis évases



Vallée des Arves

Jeunes mariées

ceux de la région de Sainte-Foy que j'ai signalés l'an passé. A Valmeinier, au pied du Mont-Thabor, l'auréole de la coiffe est plus rigide, plus plissée, moins aérienne, mais bien curieuse, et les couleurs du fichu et du tablier sont plus vives.

A partir de Lanslebourg, changement radical; nous ne trouvons plus la cornette ou le nimbe lilial de Saint-Colomban, de Valloires ou de Valmeinier, non plus que les deux ailes blanches de mouette des belles filles des Arves, mais une harmonieuse coiffe de dentelle noire, avec un élégant bavolet, relevée d'une mentonnière rouge-cerise qui encadre de délicieux visages; les femmes de Lanslebourg, d'Aussois et de Bessans particulièrement ont un type d'une finesse extraordinaire. Le fichu est richement brodé, drapé en larges plis qui se marient très élégamment au bouffant des manches amples et à l'envergure des hanches qui rappellent un peu le temps des vertugadins. Je vous souhaite la vision d'une des jolies filles de Bessans, à califourchon sur le bât de son mulet au chanfrein garni d'ornements de cuivre; il me souvient, comme si c'était d'hier, d'un de ces délicieux tableaux qu'on n'oublie plus jamais: une telle amazone dans le cadre d'un vieux porche de voussure romane, dans l'ouverture duquel j'apercevais un arrière-plan de sapins et de neige, sous une belle lumière fine tamisée par l'air si pur de ces altitudes calmantes. Comme aussi je n'ai pas oublié cet indigène du même pays, en culotte sur bas de laine blanche, en habit bleu barbeau à courte basque, à col à la Joseph Prudhomme serré d'une large cravate à bouts flottants et coiffé d'un chapeau demi haute-forme, revenant de quelque cérémonie sur la route solitaire où je me trouvais assis à cette heure exquise où l'on "écoute le silence". Le costume masculin s'est perdu le premier; je l'ai connu cependant sans être Mathusalem; mais on en trouverait encore quelques échantillons dans mainte armoire de la Haute-Maurienne ou de la région de Sixt, voire à Veyrier-du-Lac où le sexe fort arborait la tenue de tiretaine blanche: culotte, jarretière, habit à courte queue, boutons dorés et bonnet de laine rouge.

Il y aurait un volume entier à écrire sur l'orfèvrerie savoyarde; la place m'est trop mesurée pour que j'aborde ce sujet; je me borne à signaler aux amateurs les *ors* variés à l'infini des femmes de la province si attachante de notre Sud-Est: les jeannettes finement ciselées, les croix de Maurienne à cabochons



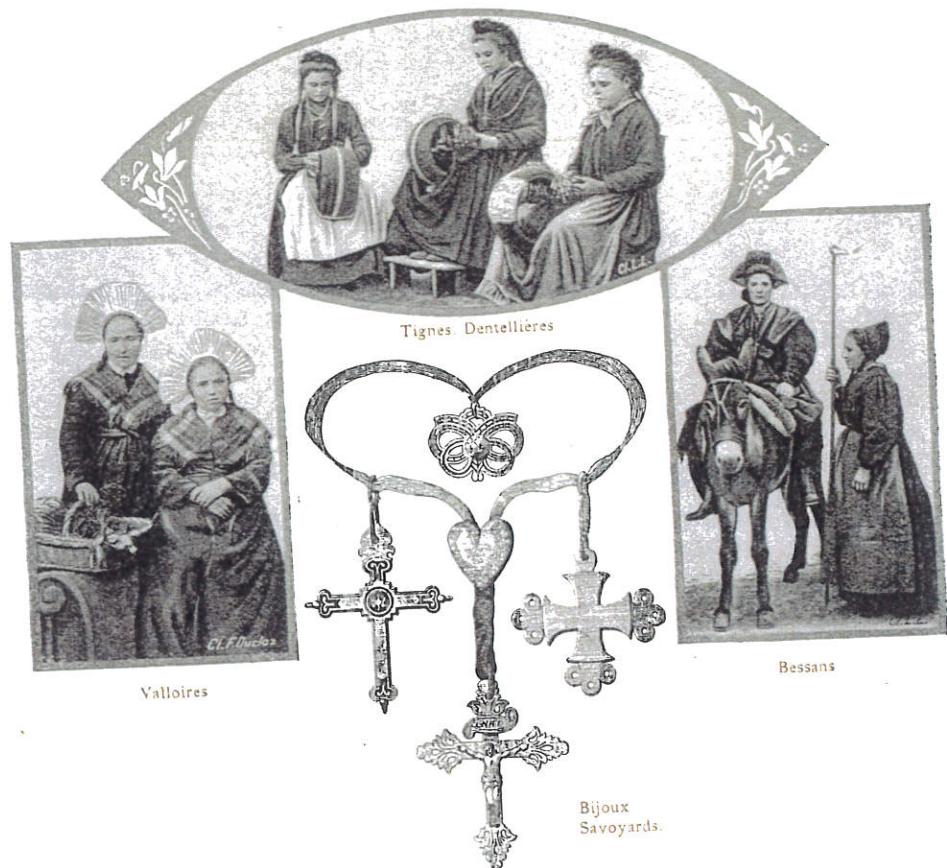
Lanslebourg

d'or, d'autres aux larges bras égaux de décors byzantins. A côté de ces bijoux j'attire l'attention sur les dentelles et broderies du cru non moins curieuses, les ornements de perles, les agrafes et fibules, les pendants d'oreilles, tous les accessoires divers et charmants du costume féminin. La vie des femmes en montagnes de Savoie est rude, encore çà et là imprégnée des vieux préjugés orientaux; mais la coquetterie ne perd jamais ses droits; il convient de plaire au seigneur et maître; il est féminin de faire au besoin loucher la rivale; enfin on a le souci de respecter les vieilles coutumes qui n'ont ailleurs que trop de tendance à se perdre au détriment du pittoresque et au bénéfice de l'affreuse banalité.

A qui entreprendrait la description documentée et complète de tout ce qui constitue l'originalité du folk-lore savoyard je prédis un joli succès; qu'il s'attache au costume ou au mobilier d'une façon générale, à la manière de Viollet-le-Duc dans son remarquable *Dictionnaire du mobilier*, comme aux coutumes encore si curieuses, qu'il encadrerait de quelques-uns des décors, tantôt romantiques, tantôt gracieux et empreints de morbidesse, avec des échappées sur l'Alpe sourcilleuse coiffée de blanc, ceinturée du vert glauque des résineux ou éblouissant des pâturages constellés des fleurs les plus rares et les plus variées.

Croyez-moi, lecteur, la Savoie est une des plus belles provinces de France; quand aura sonné l'heure bénie de la paix, prenez la Route des Alpes, rayonnez au voisinage de cette belle artère; promenez-vous en zigzag autour des centres, enfoncez-vous dans les étroites vallées, gagnez ces innombrables et délicieux souvenirs pour les heures où l'on rêve, les pieds sur les chenets, en regardant sans les voir les feux follets qui sautillent sur les tisons.

PALAFITTE.



Hôtelleries, Auberges & Palaces

(Fragments du Journal d'une voyageuse trouvés dans un wagon par un homme d'équipe.)

Paris, 18 Janvier 1918.

J'ai téléphoné cet après-midi pour retenir une place dans un Palace de la Côte d'Azur. Je l'ai obtenue à grand'peine, mais... je l'ai! Et, surprise et charmée comme j'ai encore la naïveté de l'être, moi, femme du XX^e siècle, quand je me sers des moyens pratiques de notre vie moderne, j'ai pensé tout à coup, par amour de l'antithèse, je suppose, à ceux qui voyageaient jadis, pour lesquels un déplacement était une telle affaire qu'ils s'y préparaient plusieurs mois à l'avance, faisaient leur testament, et partaient, secoués dans une diligence bondée, laissant les leurs en larmes.

Je suis rentrée chez moi en passant par les quais givrés. Devant les parapets les bouquinistes, tapant de la semelle, regardaient d'un air morne les passants qui ne s'attardaient guère à compulsuer les livres. Je me suis arrêtée, pourtant; et, par une sorte de télépathie, mes doigts gourds ont entr'ouvert un vieux bouquin très usagé. « Voyageurs du temps passé », signé d'un X... mystérieux. N'est-ce pas là un compagnon de route tout trouvé pour après-demain? Tandis que je ferai du 90 kilomètres à l'heure, bercée par le roulement du train, ma pensée retournera bien en arrière, dans ce bon vieux temps qui avait des avantages, quoi que nous en puissions dire et surtout médire.

20 Janvier. 8 heures du soir. Gare de Lyon.

J'ai évité les accompagnements à la gare, les "Bon voyage" exaspérants, les souhaits et les paroles inutiles. Me voici dans mon coin. Face à moi, une jeune femme enveloppée d'un vaporeux sketchland se mire dans une glace et se poudre. Les deux angles opposés sont occupés par un vieux ménage muni d'une quantité de revues et de journaux. Enfin, sans tapage, le train, comme un immense serpent qui déroulerait voluptueusement ses anneaux, sort de la gare; et, regardant les places restées vides qui nous promettent pour la nuit une aisance relative, nous échangeons un regard de sympathie.

11 heures du soir. En route.

Mes compagnons sont endormis. Je les ai contemplés suffisamment pour me dire, une fois de plus, que les gens qui sommeillent en collectivité sont décidément aussi vilains à regarder que ceux qui mangent réunis autour d'une table d'hôte. Ceci posé, j'ouvre mon précieux livre. Je vais noter ici les passages qui me sembleront curieux, pour quelques amis qui ont, comme moi, conservé au Passé un souvenir attendri.